



« A la croisée des arts et des temps », le festival Les Jardins synthétiques poursuit son entreprise de réconciliation – l'aujourd'hui et l'hier, le présent et l'Histoire, le réel et le virtuel. Le mot d'ordre de cette 8e édition est inspiré d'un ouvrage de François Dagognet, philosophe récemment disparu : « dé-matérialiser, re-matérialiser ». Commande passée à Arnaud Romet par le biais du netlabel Nowaki, *Annoïno* s'inscrit précisément entre ces deux préfixes.

Le promeneur comme l'initié pouvaient découvrir ce set électroacoustique au premier étage du musée Saint-Raymond, l'un des cinq lieux accueillant le festival – les amoureux de l'antiquité le savent, qui dit premier étage dit romanité, et *villa* de Chiragan.

De marbre ?

Il a installé ses écrans, ses câbles et consoles dans un antre romain. Au milieu des visages sans nez, des bustes décalottés, des regards de marbre – la plus matérielle des matières, sans doute : celle qui survit aux millénaires. D'où cet écart, ce contraste, ce dialogue : baignant les précieux reliefs des Travaux d'Hercule, la pièce sonore d'Arnaud Romet tiendrait-elle de l'oxymore ? L'humanité séculaire et tangible ici, la virtualité éphémère là ? La question fait œuvre.

Le fondateur de la compagnie iatus recourt à la quadriphonie, dispositif enveloppant que l'on trouvait déjà dans la création *Dante.21*, présentée au Ring la saison passée. Les sons circulent dans cette zone quasi architecturale que délimitent les enceintes. Toute électronique qu'elle soit – détachée de liens effectifs avec des instruments ou des objets, dé-réalisée –, cette musique remplit, elle ne vide pas. Elle occupe, elle peuple. Le paradoxe de l'attirail électro est de faire vivre par l'absence. Ne serait-ce que par notre tendance à identifier, et donc à faire exister (à recréer), les sources possibles des sons, les mécanismes qu'ils suggèrent – frottements, cisaillements, grincements, chuchotements... Si l'on accepte de lâcher prise, la matérialité de la création s'impose d'autant mieux : minéralité, organicité, relief acquis par des superpositions de couches qui créent des volumes, ouvrent des dimensions. D'ailleurs, regardez-les, ils y viennent tous : un à un, les spectateurs ferment les yeux, quittent le champ du spectacle pour devenir auditeurs, trahissant, en quelque sorte, la proposition ; négligeant les marbres pour approcher la matière de la seule musique. C'est un fait. Dans ce cadre d'exploration artistique, le contraste avec les bustes antiques intrigue, intéresse, invite à la dissertation : ce duo avec la pierre s'adresse essentiellement à l'intellect – ce n'est pas un défaut ! – mais indépendamment de ce cadre, on imagine fort bien *Annoïno* s'épanouir dans un espace absolument vide, neutre, un espace que la composition d'Arnaud Romet emplirait de formes, de textures, de géométries éphémères, de faunes galopants.